

roirs. Pietje s'est levée. Sa toilette est vite achevée. Elle chausse ses sabots blancs, prend les seaux dans l'office et part à travers les prés, vers les vaches noires ou blanches, qui meuglent en l'apercevant.

Ce matin, à quoi songe-t-elle, la jolie fille du fermier ?

Les pinsons chantent dans les saules. Un vent frais souffle de la mer, dont on entend, par delà la dune, la plainte monotone. Le soleil met de la joie dans le ciel bleu. Pietje songe au jeune "boer" aux yeux profonds qui, l'autre dimanche, au sortir du temple, lui a pris son cœur avec des paroles si tendres. Il reviendra ce soir, au crépuscule, frapper, selon la vieille coutume, à la fenêtre de la ferme.

En le voyant, ceux de la maison comprendront. Pietje se lèvera, son cœur battant à coups pressés. Elle ira ouvrir à Jan la grande porte de la cour, et elle lui donnera la réponse qu'il attend d'elle. Jan est un brave garçon. Pietje lui dira : "Oui, viens dimanche après-midi au pré, à l'heure ordinaire des premiers rendez-vous." Et lorsque Jan la rejoindra, pendant la traite des vaches, bien sûr elle ne le navrera pas d'un refus.

Alors Jan sera, devant tous, son fiancé, et, chaque nuit, les parents étant couchés, il viendra la retrouver dans l'office, le "bakkeet" et, sur le petit banc de bois, dans le mystère de la ferme endormie, ils échangeront les serments qui lient pour la vie. Ainsi a fait sa soeur Maatje, naguère, et les fiancés doivent avoir des choses bien douces à se dire, car, lorsque Lein (Léon) venait le soir, Pietje entendait après minuit encore les voix étouffées des deux fiancés.

Puis, plus tard, Pietje annoncera aux parents et aux amis son prochain mariage. Chaque matin, le facteur rural déposera à la ferme les jolies cartes de félicitations, bouquets de roses ou de myosotis, gerbes symboliques, mains enlacées, souvenirs des amitiés fidèles. On en composera un jour, dans un cadre doré, un précieux trophée.

Alors arrivera le grand jour de bonheur.

Les noces de Zélande sont l'occasion d'importantes festivités. De toute part, sur les routes, on verra venir les charrettes des invités, longs chars à bancs montés sur quatre roues légères et recouverts de toile blanche.

Le cortège se formera. Pietje sera parée de ses habits de fête. Sa jupe noire, son corsage de soie claire, sa guimpe de fine mousseline égaleront bien en élégance la robe blanche des mariées de la ville. Pietje aura aux doigts, pour la dernière fois, les lourds anneaux d'or ciselé qu'elle portait jeune fille. L'usage veut que tout luxe de toilette cesse après le mariage.

Qu'importe ? L'amour de Jan vaut tous les bijoux de la terre.

* * *

La journée des noces sera joyeuse et folle comme il convient.

Les mets seront répandus à profusion sur les tables. Le Schiedam et le Bols couleront à flots et, plus d'une fois, Pietje trempera ses lèvres dans le verre de Jan pour y goûter le "parfait amour..." qui sent l'anis et le clou de girofle.

Pendant des heures, les hommes boiront comme des puits, fumeront comme les grands steamers d'Anvers.

L'alcool déliant les langues, les plus graves deviendront loquaces.

On entonnera en chœur les refrains populaires.

Et, au milieu des rires, des chants et de la ripaille, lorsque, la nuit venue, brilleront au ciel les étoiles complices des amours, Pietje et Jan

disparaîtront de la foule et gagneront la retraite intime que la sollicitude maternelle leur a préparée, dans un coin discret de la grande ferme de "Vogelengezang" — "Chant des Oiseaux".

Ainsi, du midi au nord, de l'ouest à l'est, les mœurs varient, les costumes changent.

Mais les sentiments suivent la loi éternelle.



MARIE, LA PERLE DE WALCHEREN
Marie, de Domburg, la perle de Walcheren, a consenti à se laisser photographier.

Paysannes coiffées du henmin des ancêtres, fines parisiennes vêtues de soie et de linon, combien différentes d'aspect vous a faites l'art du décor féminin ! Pourtant, sous la rude toile ou la batiste, le cœur bat pour les mêmes espoirs, les mêmes craintes, les mêmes joies.



LES LAITIÈRES

On rencontre aussi, par les venelles ombreuses, les laitières dont les fichus sont d'une impeccable blancheur.

Et, quand on tombe subitement dans un village perdu de la vieille Zélande, si l'on aperçoit, par un clair matin de printemps, une jolie "boerin" qui s'en va au pré, il n'est pas malaisé de deviner à quoi, là-bas comme ici, rêvent les jeunes filles.

GASTON SEVRETTE.

LES HOLLANDAIS

Un écrivain du XVIII^e siècle a dit que les Hollandais ont un extérieur sérieux et froid, suite de leur caractère, qui est réservé; nourris dans une égalité politique, ils s'émeuvent facilement à la moindre entreprise contre leur religion, contre l'intérêt général de leur république ou contre l'intérêt particulier de leur commerce, qui en est l'âme.

Dans les affaires, ils sont plus prudents qu'adroits, plus vrais que liants, plus polis et plus humains que gracieux; ils n'ont communément l'esprit ni fort étendu, ni fort élevé, mais ils l'ont juste. Attachés à leur objet, ils ne s'égareront pas dans de longs circuits; tout, dans leurs négociations, est l'ouvrage de connaissances solides et de la réflexion. Ils écoutent avec attention et ne précipitent jamais leurs réponses; ils jugent bien, mais lentement; ils ont un sens droit, qui va au but par les voies les plus naturelles; ils hésitent à se résoudre, mais ils ne changent plus ce qu'ils ont une fois résolu. Amateurs de gain, ils s'exposent à toutes sortes de périls pour s'en procurer. Le Hollandais sacrifie, quand il le faut, le présent au futur, et travaille pour ses arrière-neveux avec la même ardeur que s'il devait recueillir personnellement le fruit de ses peines. En Hollande, l'opulence des particuliers forme celle de l'Etat, et de l'opulence de l'Etat croît le crédit public. En Hollande, la populace est très docile et respecte ses magistrats, mais c'est par la douceur qu'elle veut être menée; lorsqu'elle est une fois émue, elle se porte à des excès inouïs, et les exemples de sévérité ne servent qu'à l'animer davantage.

La Hollande a progressé, mais les Hollandais n'ont pas changé. Tels ils étaient au XVIII^e siècle, tels nous les retrouvons au XX^e. On les accuse d'avarice; mais l'aisance générale, la richesse de leurs maisons, les sommes

qu'ils dépensent en livres, en tableaux, en fleurs, pour leur table, pour la toilette de leur femme et de leurs enfants, et, plus encore, leur inépuisable bienfaisance, protestent contre cette accusation. Économes, oui; avarés, non.

N'allez pas croire que le Hollandais soit froid et impassible; oui, réservé, ne se livrant pas tout de suite, mais très gai au fond, aimant le plaisir et la plaisanterie, quoiqu'il l'ait un peu lourde et qu'il sache être modéré dans les manifestations de sa gaieté. Son caractère et son éducation le préservent de la colère dans les discussions publiques et privées les plus violentes. Si on conteste son opinion, il la soutient avec une fermeté voisine de l'entêtement. Si l'on n'accepte pas sa parole, il l'affirme avec une énergie inébranlable; puis il se retire ou s'enferme dans un silence dédaigneux.

La vie publique, à la Haye, est presque entièrement française. A Rotterdam, le caractère anglais domine; à Amsterdam, le caractère allemand. Mais c'est surtout en apparence que la Haye est une ville à moitié française. Dans cette capitale, riche, élégante et gaie, il n'y a ni tumulte, ni dissipation, ni scandale.

On ne devient pas très instruit, quand on ne lit que ce qui plaît. — Joubert.

* * *

Il est rare qu'on ne fasse pas un bon marché en achetant des plaisirs par des privations. — De Levis.